

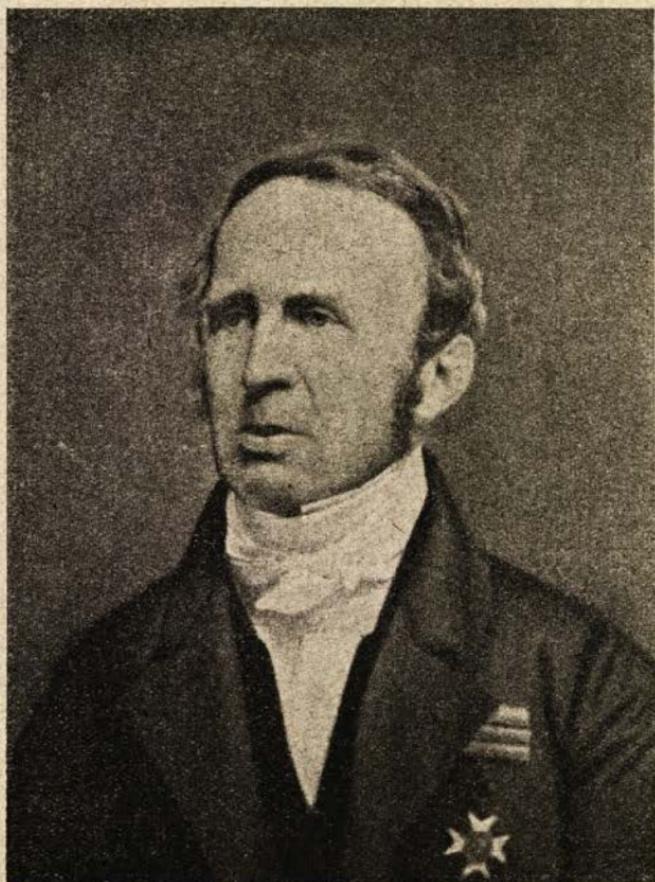
17 Février 1927

Le Général Beckwith



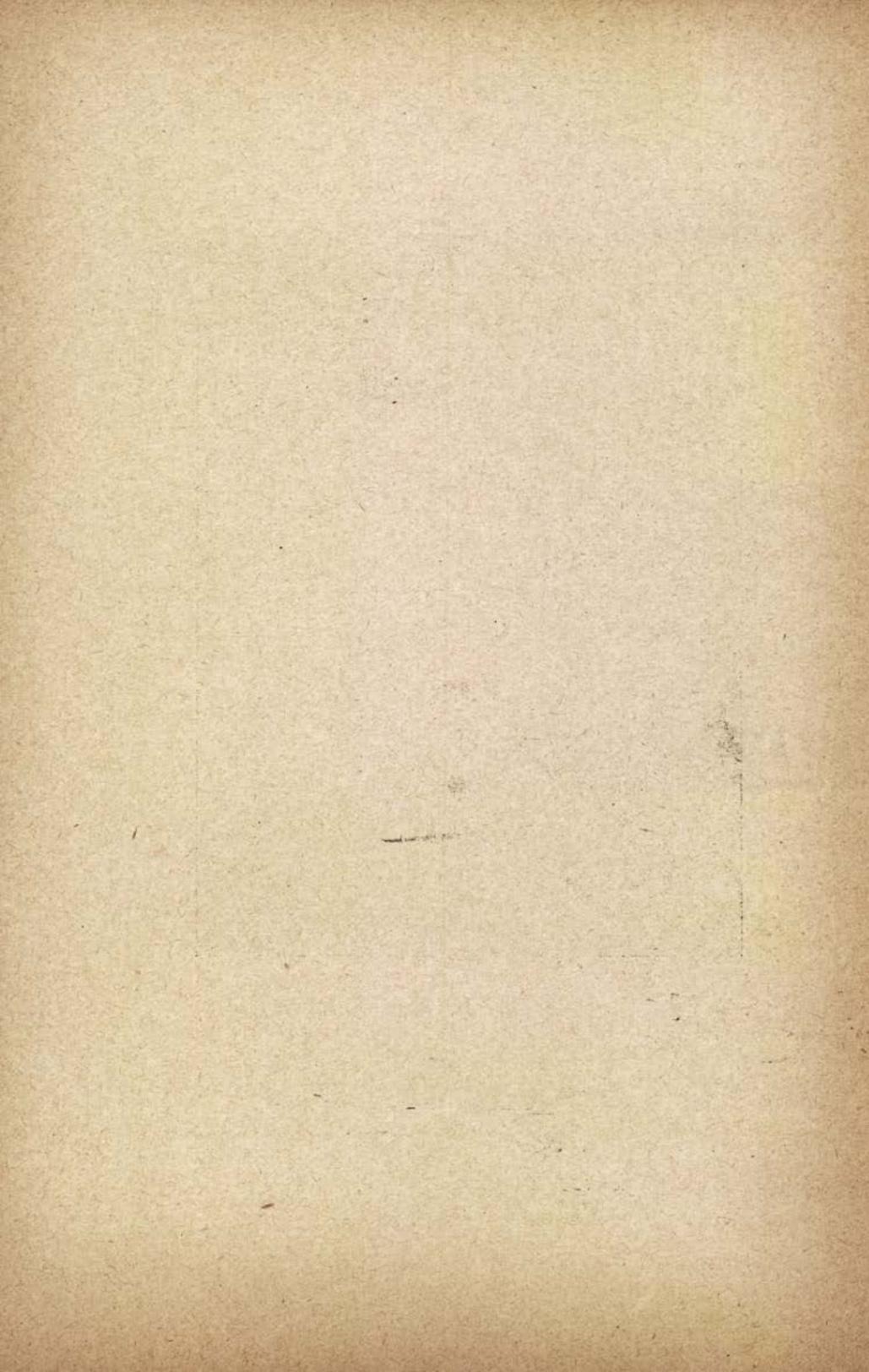
Publié par la Société d'Histoire Vaudoise

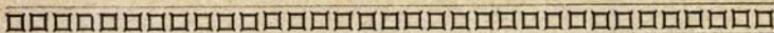
17 FÉVRIER 1927



Le Général Beckwith

*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises.*





Il y aura cent ans, cette année, que nos Vallées voyaient arriver pour la première fois un étranger de haute taille, à l'aspect martial et énergique, qui eut bientôt fait de prendre contact avec la population vaudoise, qui fit de notre pays sa seconde patrie, et dont le souvenir demeure comme celui du plus populaire de nos bienfaiteurs.

Il était donc naturel que la Société d'Histoire Vaudoise fit du général Beckwith le sujet de cet opuscule, destiné à rafraîchir la mémoire de ce grand et fidèle ami des Vaudois, auprès de nos jeunes générations, qui continuent à jouir des bienfaits qui lui sont dûs.

JEUNESSE ET CAMPAGNES DE GUERRE.

Charles Beckwith naquit le 2 octobre 1789, à Halifax, dans la Nouvelle Ecosse, colonie anglaise de l'Amérique du Nord, où son père était juge. Aîné de quatorze enfants, il a néanmoins été le dernier descendant mâle de sa famille. Celle-ci, d'ancienne race normande passée en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, présentait une vraie dynastie de militaires. Le jeune garçon avait non moins de quatre oncle généraux; aussi n'est-il pas étonnant qu'il éprouvât bientôt de l'attrait pour cette carrière.

A quatorze ans, il quittait sa famille pour traverser l'Océan Atlantique et allait s'enrôler en Angleterre. C'était en 1803, alors que l'ambition inquiète de Napoléon provoquait l'inimitié irréductible du gouvernement anglais. Nommé officier, Charles Beckwith prit part aux campagnes du Hanovre, du Danemark, de la Suède, avançant de grade en grade. Il eut surtout de nombreuses occasions de se signaler dans les cinq années (1809-1814) pendant lesquelles, à la suite du célèbre général Wellington, il combattit en Espagne une guerre riche en batailles, en guet-apens, en sièges de villes, en marches désastreuses. C'est là qu'il gagna le grade de major.

Tôt après, à la suite de l'abdication de Napoléon, qui se retira à l'île d'Elbe, Beckwith put rentrer dans sa famille,

qui était revenue s'établir en Angleterre. Mais lorsque, en 1815, on apprit que ce guerrier infatigable avait débarqué en France et rétabli son empire, les armées des Alliés reprirent les armes. Beckwith rejoignit Wellington, avec lequel il prit part au combat définitif, qui devait décider du sort de l'Europe.

Qui n'a entendu parler de la tragique journée de Waterloo ? Napoléon lançant ses troupes, dans un élan magnifique, à l'assaut de la colline du Mont-S. Jean ; Wellington les arrêtant, par une résistance tout aussi admirable. Beckwith ne s'épargna pas dans ces heures terribles : il eut quatre chevaux tués sous lui et fut promu lieutenant-colonel sur le champ de bataille.

Il n'avait jamais été blessé, dans aucune de ses campagnes, ni même au cours de ce dernier combat, un des plus sanglants et acharnés que l'histoire rappelât. Victorieux, il pressait l'ennemi en déroute, quand un des derniers coups de canon français lui fracassa la jambe gauche. C'était le 15 juin 1815. Dans l'espoir de sauver le membre, on attendit trois mois. Mais ce fut en vain, l'amputation devint indispensable. Ces mois d'attente et de souffrances ramenèrent aux pensées sérieuses son esprit qui pensait, alors, surtout à la gloire militaire. Sa carrière était brisée, et il n'avait que vingt-six ans !

Sur sa couche de patient, il rouvrit sa Bible, longtemps négligée, et en remplit les marges de remarques et de références. Lui-même, rappelant plus tard comment la perte de sa jambe avait entièrement changé le cours de sa vie, s'exclama : *« J'étais emporté par l'amour de la gloire, mais le bon Dieu m'a dit : Halte-là, coquin ! et il m'a coupé la jambe, et je crois que j'en serai plus heureux »*.

Rentré dans sa patrie, il occupa ses loisirs forcés en complétant son instruction, à l'aide de la théologie, de l'histoire, de l'agriculture, des voyages. Après quelques années passées aux Etats-Unis, qu'il parcourut en tous sens, il s'établit à Londres.

BECKWITH AUX VALLÉES.

Au cours de l'été de 1827, ayant demandé une audience à son général, le duc de Wellington, il dut attendre quelques instants dans la bibliothèque. Le titre d'un livre l'attira. C'était le *Récit d'une excursion aux montagnes du Piémont, et recherches parmi les Vaudois des Alpes*, écrit par le docteur Gilly, chanoine anglican, qui venait de visiter les Vallées et

de publier ses impressions d'une manière aussi vivante qu'originale.

Avant de rentrer chez lui, Beckwith se procura un exemplaire de cet ouvrage. Il se mit à le lire avec un intérêt croissant pour cette population que, comme tant d'autres, il croyait disparue depuis des siècles, écrasée sous les coups des ennemis de la Vérité.

Gilly n'y parlait pas seulement de ses expériences de touriste ; il faisait aussi connaître au monde protestant les besoins matériels et spirituels des Vaudois, ainsi que leur état d'asservissement sous un gouvernement rétrograde, dont l'oppression était rendue d'autant plus sensible qu'elle suivait de près l'époque d'entière liberté de l'empire de Napoléon.

Arrivé à la Tour, dans l'automne de 1827, Beckwith fut accueilli par un temps détestable ; aussi ne s'y arrêta-t-il que quatre jours, pour aller passer l'hiver au sud de l'Italie. Mais les entretiens qu'il eut avec le pasteur Pierre Bert lui parurent si attachants, qu'on le vit désormais reparaître, presque chaque année, en octobre, braver les frimas des Alpes pendant tout l'hiver, et ne repartir qu'au mois de mai suivant. Il continuait à jouir de l'hospitalité du pasteur Bert, à S. Marguerite.

En automne 1834, comme son hôte était mort pendant son absence, il s'établit à S. Jean, chez le pasteur J. Pierre Bonjour, où il resta jusqu'au printemps de 1839 sans aller revoir sa patrie. Lorsqu'il revint, en 1841, il s'établit à la Tour, dans l'ancien palais des comtes, où il vécut une dizaine d'années.

Tout le temps, qu'il passait aux Vallées, était employé par lui à s'informer de l'état moral, spirituel, intellectuel et matériel de leurs habitants. En pensant à leurs ancêtres, il s'était fait une idée trop favorable de ces montagnards ; aussi dut-il faire mainte expérience peu agréable, qu'il a résumées dans ces mots : « *En venant aux Vallées, j'avais cru n'y trouver que des anges, mais j'y ai bien aussi rencontré quelques diables* ». Néanmoins, ces désillusions ne purent pas étouffer le grand amour qu'il avait voué à notre peuple et à notre Eglise. Aussi le voyait-on, chaque après-midi, armé d'une canne et d'un parapluie, arpenter la vallée par tous les temps, arrêtant les passants pour mieux connaître leurs idées et leurs besoins, ou bien arrêté par les misérables, Vaudois et catholiques, qui recouraient à sa bienfaisance.

Il se rendit bientôt compte de deux choses. D'un côté, la grande pauvreté de la plupart des Vaudois, écrasés d'impôts et empêchés de se lancer dans les professions libérales, dans

l'industrie ou dans le commerce, hors de leurs étroites limites. D'autre part, l'affaissement des caractères, dû à une lourde oppression séculaire, qui avait étouffé tout esprit d'initiative, soit matérielle, soit religieuse. Ceux-là même qui avaient pris leur essor pendant la domination française, avaient dû, après la Restauration, replier leurs ailes et réduire leurs affaires avec de graves pertes.

Aux besoins matériels qu'il venait à connaître, Beckwith subvenait directement de sa poche.

BECKWITH ET L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

Pour former des caractères, il voulut pourvoir à l'instruction des nouvelles générations.

Le comte Waldburg-Truchsess, ambassadeur de Prusse à Turin, après de semblables constatations, avait déjà fourni les moyens d'ouvrir plusieurs écoles élémentaires dans différents quartiers des paroisses. Beckwith reprit cette idée, avec une persévérance systématique, décidé à introduire ces *universités de chèvres*, comme il les appelait, partout où se trouveraient des enfants, que les distances ou les rigueurs de l'hiver empêcheraient de fréquenter une autre école. Là même où elles existaient, elles se tenaient souvent dans une étable, ou bien dans une salle basse, humide, sombre et enfumée, peu propre à tenir en éveil l'attention des élèves.

Lorsqu'il avait réussi à provoquer, au sein de la population d'un quartier, le désir d'avoir une école, il réunissait les chefs de famille, les invitait à fournir l'emplacement, les matériaux et des journées de travail. Il prenait sur lui non seulement les frais de construction, mais une partie de l'honoraire des instituteurs. Quand la chose était décidée, il visitait l'emplacement, examinait les matériaux, surveillait les travaux jusqu'au bout. C'est ainsi qu'il put doter nos paroisses de ces nombreux édifices, simples mais bien bâtis, si différents de ceux qui, de nos jours, exigent des réparations tôt après qu'ils sont achevés. C'est généralement une salle claire et aérée, occupant un rez-de-chaussée surélevé, parfois surmontée d'un petit logement pour l'instituteur.

On vit bientôt surgir des écoles, jusque dans les localités les plus reculées, comme le Nid de l'Ours à Pral, le Clo' du Zors à Maneille, le Sangle à S. Germain, Saben à Angrogne, Roumana à Bobi, hameaux aujourd'hui en partie abandonnés, en partie réduits à un petit nombre de familles. Appelées alors *écoles du Colonel*, ces cent-vingt bâtisses sont aujourd'hui

d'hui connues sous le nom d'écoles *Beckwith*. Si, sous le nouveau régime scolaire, plusieurs ont cessé de servir à l'instruction des enfants, elles continuent, par contre, à accueillir les adultes pour les réunions religieuses, que les pasteurs président à tour dans les différents quartiers.

Chaque paroisse possédait une grande école, dirigée par un régent; mais là aussi les locaux étaient malheureux, l'appareil scolaire défectueux, le maître inférieur à sa tâche et tel qu'on pouvait l'exiger pour le maigre salaire qu'il recevait. Beckwith y intéressa les familles, les paroisses, les communes, jusqu'à ce qu'il vit s'élever partout une *grande école*, dûment meublée, avec le logement du régent paroissial. Pour élever le niveau intellectuel de ces institutions, il envoya, à ses frais, à l'École Normale de Lausanne, les jeunes gens qui donnaient le plus d'espérance par leur application et leur intelligence.

Les *grandes écoles* n'étaient que pour les garçons. Gilly avait déjà établi quelques écoles de filles; Beckwith ne se donna pas de paix jusqu'à ce que chaque paroisse eût la sienne, avec son local neuf, le logement, et une maîtresse diplômée.

BECKWITH ET LE COLLÈGE.

Ces deux bienfaiteurs de notre peuple, Gilly et Beckwith, collaborèrent plus intimement encore pour la fondation du Collège. Gilly avait remarqué que les pasteurs, qui étudiaient la théologie à l'étranger, à cette époque où l'incrédulité triomphait, y perdaient souvent leurs croyances religieuses, parfois même leurs principes de vie morale. Des lecteurs de ses écrits sur les Vaudois lui offrirent cent mille francs à dépenser, comme bon lui semblerait, pour le bien des Vallées. Gilly décida de les appliquer à fonder une école secondaire, qui pût préparer la jeunesse masculine vaudoise aux quelques professions libérales que la loi ne leur défendait pas d'exercer, mais surtout au ministère pastoral. Ce *Collège* fut ouvert le 1^{er} mars 1831, mais le gouvernement obscurantiste de Charles Félix le fit fermer après une semaine.

Cependant, le vieux roi étant mort le 27 avril suivant, le comte Waldburg-Truchsess obtint de Charles Albert, son successeur, l'annulation de ce décret intolérant. C'était le 31 mai 1831.

Désireux, comme il l'était, de favoriser la cause de l'instruction aux Vallées, Beckwith ne pouvait qu'appuyer cette initiative. Aussi y collabora-t-il de tout son pouvoir. C'est lui

qui, dans ce but, fit bâtir une salle au *bout de ville* de la Tour, en attendant qu'on eût pu ériger une bâtisse adaptée, pour laquelle il avança 10.000 francs de sa bourse afin que les travaux commençassent incessamment. Et, dès que les fondements furent posés, il devint en toutes saisons le surveillant assidu et expert des maçons, des charpentiers, des tailleurs de pierre, des fournisseurs de chaux. Et cela bien qu'il résidât aux Bellonats et que sa jambe de bois lui rendit la marche fatigante. Et quand il vit élèves et professeurs installés dans le beau bâtiment, connu de tous, c'est lui qui pourvut les premiers volumes de la bibliothèque, qui en compte aujourd'hui plus de 25.000; lui qui envoya à Florence le jeune professeur Malan, pour le mettre à même d'enseigner l'italien. Il intervenait souvent aux leçons, encourageait les jeunes gens, assistait patiemment à tous les examens. Et, les cours finis, lorsqu'on faisait la promenade annuelle sur le riant plateau de la Vachère, il était de la partie afin de rendre la fête plus joyeuse. Il lui arriva même de gravir le Roux au pas de cette jeunesse et par des sentiers dont on n'a pas l'idée actuellement, pour descendre ensuite sur les Treize Lacs et parcourir tout le Val S. Martin et le Val Pérouse.

C'est qu'il ne perdait pas de vue les intérêts de ces deux Vallées, pour lesquelles il construisit, au Pomaré, une école latine, qui devint la maison du directeur lorsque W. Stewart eut élevé l'élégante bâtisse actuelle.

Le Collège de la Tour s'était ouvert en 1831 avec une classe et un professeur; en 1841, ces derniers avaient atteint le nombre de six. Désireux de leur procurer des logements convenables, bien qu'il prévît une dépense de plus de 100.000 francs, somme énorme pour l'époque, il commença, au printemps de 1847, les six maisons contiguës, si bien construites et distribuées, amples et commodes, que l'on appelle, bien qu'octogénaires, les *Maisons Neuves*.

BECKWITH ET LE PENSIONNAT.

Comme, à côté des grandes écoles de garçons, Beckwith avait ouvert de grandes écoles de filles, de même, à côté du Collège, il voulut avoir une Ecole Supérieure de Jeunes Filles. Dans l'été de 1837, il se rendit lui-même en Suisse pour faire le choix d'une directrice capable, et dès le mois de novembre s'ouvrait dans l'ancien palais féodal, alors maison Vertu, le Pensionnat. C'est ainsi que cette école fut appelée, parce que

la directrice tenait les jeunes personnes en pension. Il avait tellement à cœur cette institution que, lorsque, en 1841, il revint s'établir aux Vallées, il fixa sa demeure dans cette même maison. Le dimanche soir, il réunissait chez lui les élèves avec quelques autres personnes et, sur semaine, il les invitait à sa table pour les guérir de leur gaucherie naturelle et les former insensiblement aux bonnes manières. Et lorsque, leurs études terminées, elles avaient pris leur essor dans maintes directions, il entretenait avec elles une correspondance suivie. Il fut tellement satisfait de l'éducation qu'elles recevaient, que c'est parmi elles qu'il choisit sa compagne, en épousant, en 1850, M.lle Caroline Volle, de S. Jean, celle qu'il se plaisait à appeler : *Ma bénédiction de femme*.

En 1844, Beckwith transporta cette institution dans l'Ecole latine du *bout de ville*, dûment agrandie, et qui porte encore le nom de Vieux Pensionnat. Disposant de plus d'espace, le Pensionnat put recevoir comme externes les élèves de la Tour et S. Jean, qui n'étaient pas pensionnaires ou qui logeaient chez les familles du bourg. A cet établissement, qui dépassa parfois, avec ses cinq classes, le nombre des élèves des huit classes du Collège, doivent leur éducation et leur instruction nombre de personnes qui remplissent dignement leur rôle, au sein de notre peuple et dans tous les continents.

Le Pensionnat, devenu plus tard Ecole Normale, transféré dans un nouveau bâtiment, a dû fermer ses portes à la suite des lois récentes sur l'instruction secondaire. Mais que de fruits bénis a produits cette création de Beckwith dans ses 85 années d'existence !

Au reste, il avait l'œil à tout et, pendant qu'il s'occupait de l'instruction, il ne perdait pas de vue les autres besoins des Vallées.

BECKWITH ET LES TEMPLES.

En 1855, les Vaudois avaient bâti en cachette leurs premiers temples, à cause de l'inimitié vigilante du Sénat de Turin. Détruits en 1560, en 1655, en 1686, ils furent sans cesse relevés, mais comme des abris provisoires, qu'une nouvelle tempête emporterait peut-être bientôt. D'ailleurs, le gouvernement défendait toute restauration qui aurait contribué à donner plus d'apparence à ces hangars fermés, au sol en terre battue, que les édits ducaux appelaient du nom méprisant de *Chiabazzo*.

Il est vrai que S. Jean et le Pomaré avaient pu récemment

ériger de nouvelles bâtisses, plus dignes de recevoir les fidèles pour rendre leur culte à Dieu ; mais, dans mainte autre paroisse, le temple n'était guère mieux qu'une grange.

C'était particulièrement le cas pour Rodoret et Rora.

Pour la première de ces paroisses, la plus alpestre et la plus déshéritée de toutes, Beckwith offrit de se charger de tous les frais, à la condition de n'avoir à faire avec aucun ingénieur ni surveillant, mais seulement avec les pasteurs de Rodoret et Macel. Bien que l'abondance des neiges y réduise à peu de semaines la saison des travaux, après deux ans de travaux on put inaugurer, le 9 mars 1845, cet édifice gracieux, qui domine, du haut d'une terrasse, toute la *Ville* de Rodoret. Peu de semaines plus tôt, le 16 janvier, une avalanche avait fondu sur la vieille cure et écrasé le pasteur et sa famille. Aidé de nombreuses personnes, que cette catastrophe avait émues, Beckwith bâtit, à côté du temple, le presbytère actuel.

Le pasteur de Rora était gêné dans l'exercice du culte par le curé, qui prétendait que le voisinage du temple et surtout le chant des Psaumes gênaient ses fonctions, bien qu'il n'eût généralement pas d'autre ouïe que sa Perpétue. Avant même que celui de Rodoret fût achevé, Beckwith commença à élever le temple de Rora, dans une excellente position, à l'autre extrémité du village. Lors de son dernier séjour en Angleterre, tout à son idée, il avait parlé de son projet, chez des amis, avec tant de chaleur qu'il les avait fortement intéressés à son entreprise. Un petit garçon de 6 ans, qui avait été tout oreilles, s'éclipsa un moment, puis revint en tendant au Colonel une pièce de deux sous, en disant timidement : *Croyez-vous, monsieur, que ceci pourrait vous aider à bâtir votre église ?* C'était tout l'avoir du garçonnet. Beckwith l'accepta avec empressement, attira l'enfant sur ses genoux, et lui dit : *Oui, mon enfant, c'est sur ce don que je bâtirai mon église, et cette pièce et ton nom, scellés dans la pierre angulaire, diront à tout le monde que tu as été le fondateur.* L'inauguration du vaste et beau temple de Rora eut lieu le 6 janvier 1846.

Tôt après, il élevait, sur la misérable vieille cure de Pral, le presbytère actuel, afin de mettre le pasteur mieux à même de braver les rigueurs des hivers, qui y durent parfois huit à neuf mois.

Jusqu'en 1848, la paroisse de la Tour, la plus nombreuse des Vallées, dut continuer à tenir ses assemblées dans le vieux temple des Copiers, sur la colline, parce que la *Ville* et ses abords étaient, de par le traité de Cavour, de 1561, hors des limites où le culte évangélique était permis.

Avant même que l'Edit d'Emancipation fût signé, Beckwith avait jeté l'œil sur l'emplacement, situé entre le Collège et les Maisons Neuves, où devrait surgir un lieu de culte, tel que devait l'avoir le chef-lieu des Vallées. Ce bel édifice,



Temple Vaudois - Turin

à trois nefs, séparées par deux rangées de hautes colonnes corinthiennes, fut ouvert au culte en 1852.

Mais Beckwith (que nous appellerons désormais le Général, grade qu'il avait reçu en 1846) avait de plus hautes ambitions pour le peuple de son choix. Comprenant que le *Statuto*

leur ouvrait tout le Piémont, il écrivit au Modérateur : *Désormais ou vous serez missionnaires ou vous ne serez rien.* Lui-même transféra sa résidence à Turin, où une nombreuse colonie vaudoise et suisse se réunissait pour entendre les prédications du pasteur vaudois, qui officiait dans la chapelle des Ambassades Protestantes. On lui avait adjoint un évangéliste, dont les enseignements n'étaient pas sans fruits auprès de la population de la capitale.

Il nous faut un temple, se dit le Général. L'ex-député au Parlement, Joseph Malan, par l'entremise du comte de Cavour, obtint l'autorisation royale, malgré l'opposition fanatique de quelques courtisans. L'emplacement dut être choisi de nuit, parce que l'Anglais à la jambe de bois était épié dans ses allées et venues. Et, lorsque les travaux furent commencés, il fallut encore y monter la garde, pour empêcher les ennemis de l'Evangile de démolir de nuit ce qui avait été construit dans la journée. Des dons et des collectes pourvurent aux deux tiers de la construction du temple, du presbytère et des écoles. Le reste, soit 113.000 francs, représente la contribution personnelle du Général. Ce bel édifice gothique, considéré comme un des monuments de la ville, fut inauguré le 15 décembre 1853, devant une foule immense, avec l'intervention des ambassadeurs, des sénateurs et députés et d'une délégation de la garde nationale de la ville.

BECKWITH ET LA BIENFAISANCE.

A côté de ces grandes œuvres qui lui sont dues, Dieu seul sait tout ce que cet homme de bien a fait en faveur des humbles, au cours de ses promenades quotidiennes, s'intéressant à l'outil de l'ouvrier, à la quenouille de la fileuse, à la vache du paysan, à tous les besoins qu'il constatait chez les misérables, ou qu'il soupçonnait chez les pauvres honteux. En voici quelques exemples.

Un jour, comme il se rendait de S. Marguerite au Villar, il rencontra un bonhomme bien connu, qui maintenait péniblement sa famille en transportant du charbon avec son âne. Le voyant tout sombre, et sans son compagnon inséparable, le Général lui demanda la cause de son chagrin. — *Ah ! monsieur*, répondit l'ânier, moitié en français, moitié en piémontais (il était catholique), *on va me prendre mon âne et il ne nous reste qu'à mourir de faim !* Un créancier, qu'il ne pouvait payer, avait fait séquestrer sa bête. Informé du montant de la dette, Beckwith offrit d'acheter l'âne pour que l'affaire

pût être réglée. Le lendemain, l'âne et son maître étaient devant le logis du Général. L'argent empoché, le pauvre homme s'en allait tout tristement, sans le compagnon de ses travaux, quand le Général l'arrêta et lui dit : *Gardez l'âne, servez-vous-en tant que je ne le réclamerai pas ; seulement, il est à moi, et personne ne pourra vous l'enlever sous aucun prétexte.* C'est ainsi que *l'âne de Boutaloun* devint encore plus populaire sous le nom de *l'âne du Colonel*.

En 1833, au lendemain d'une guérison inespérée, il fit une abondante distribution de denrées aux pauvres de toutes les paroisses, sans distinction entre Vaudois et catholiques.

L'Hôpital de la Tour avait été ouvert en 1826, mais il fonctionnait très mal : et les malades n'y recevaient que les soins de personnes mercenaires et inexpérimentées. Préoccupé de cet état de choses, qui durait depuis une vingtaine d'années, Beckwith, sans crainte d'affronter le mécontentement du personnel intéressé, mais n'ayant en vue que le soulagement des infortunés, se rendit en Suisse pour enrôler une des diaconesses de S. Loup. Celle-ci entra en fonctions le 3 janvier 1846, la première d'une série de *Sœurs*, qui ont laissé une trace bénie dans nos trois Vallées. Le Général ne se borna pas à cette initiative ; il fut le bras droit des diaconesses, qui, pendant quelque temps, continuèrent à être en butte à la malveillance d'une partie de la population. C'est d'ailleurs lui qui refournit l'Hôpital de literie, de batterie de cuisine, et qui fit venir tout exprès de la Suisse, à ses frais, un fourneau économique, grande nouveauté pour les Vallées.

AUTRES ACTIVITÉS DE BECKWITH.

Anglican par son éducation, le général Beckwith aurait désiré voir l'Eglise Vaudoise, sur l'exemple de la sienne, mettre à sa tête un évêque qui, pour ne pas heurter de front l'organisation séculaire, prise de Calvin, aurait eu le titre de modérateur à vie. Sur ce point, il rencontra de la part des Vaudois une opposition respectueuse, mais irréductible. Il tenait fort à cette idée. Piqué de ne pas la voir réussir, il quitta les Vallées, décidé à n'y plus revenir. Mais son cœur était ici ; aussi, en octobre 1841, le vit-on de nouveau arriver à la Tour, prêt à reprendre son activité bienfaisante, quand même l'Eglise Vaudoise demeurerait fidèle au régime presbytérien, avec lequel elle avait traversé les années les plus sombres de son histoire.

Nous avons vu le général Beckwith indiquer dans l'œuvre

d'évangélisation la voie que la liberté ouvrait à l'Eglise Vaudoise. Nous l'avons vu insister sur l'importance à donner à l'italien dans les écoles et envoyer dans ce but un professeur en Toscane. Il le fit suivre de trois autres et, à leur retour, il les chargea de l'enseigner à tous les régents des Vallées, qu'il défraya pendant les trois mois de leur séjour à la Tour.

Aussi vit-il avec joie l'Eglise répondre par l'envoi de jeunes pasteurs aux demandes, qui lui vinrent de Florence et de Gênes, puis de mainte autre localité.

En constatant la profonde ignorance d'une grande partie des montagnards, qui n'avaient guère fréquenté d'école dans leur jeunesse et qui, ne parlant entre eux que le patois, comprenaient mal tant le français que l'italien, Beckwith crut obvier à ce grave inconvénient en faisant traduire l'Evangile, et le catéchisme d'Ostervald, dans le dialecte du Val Luserne, puis en piémontais. Mais la variété des patois, la difficulté de les lire, et peut-être surtout les progrès de l'instruction rendirent inutiles ces initiatives ; et ces volumes, tous soigneusement reliés en peau, restent dans les familles comme une curiosité linguistique. Il n'en faut pas moins rendre justice à l'intention du bienfaiteur, qui y avait consacré des sommes non indifférentes.

Par contre, on lui doit une publication qui a été de la plus grande utilité pour les écoles : ce petit volume, appelé parfois *la Biblette*, contenant la Genèse et S. Luc, qui a été le premier livre de lecture de plusieurs générations.

En dépit des résistances que nous avons rappelées, tant de bienfaits, un intérêt si fidèle pour une population qui ne lui était rien, ne pouvaient laisser indifférents ceux qui étaient les objets de ses soins. Il reçut de nombreuses preuves de la reconnaissance, privée et publique, qui sont conservées avec amour et disposées en un vrai musée par sa fille, qui, entourée de la vénération générale, continue la noble tradition de bienfaisance, que lui ont tracée son père et sa mère.

En 1836, une souscription fut ouverte par la Table, pour obtenir du peintre Gamba un portrait à huile, de grandeur naturelle, qui, reproduit en lithographie, fut largement répandu au sein des familles vaudoises.

En 1844, le Synode lui offrit une coupe d'honneur, en même temps qu'au docteur Gilly et au comte Waldburg-Truchsess.

Le Roi de Sardaigne, qui avait naguère défendu aux Synodes d'admettre à leurs séances l'illustre étranger, le nomma en 1848 chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, en rappelant que « depuis vingt ans il consacre sa personne et

ses biens au soulagement des pauvres et des malades et au progrès de l'instruction, par un zèle si noble et des sentiments si élevés qu'il répand ses bienfaits sans avoir égard à la différence de culte, mais seulement au besoin qu'il éprouve de secourir l'humanité languissante ».

DERNIÈRES ANNÉES DU GÉNÉRAL BECKWITH.

Tant de travaux n'étaient pas sans avoir usé sa fibre, quelque forte qu'elle fût. D'ailleurs, quand il eut vu un temple inauguré à Turin, et les Vaudois, jusqu'alors traités en parias, entourés de l'estime universelle et libres d'agir en tout à l'égal de leurs concitoyens, il considéra son rôle comme achevé.

La mort du docteur Gilly (1855), auquel l'attachaient trente ans de collaboration inspirée par le même amour pour notre peuple, fut un grand coup pour l'âme sensible de Beckwith, qui tomba malade à son tour, au milieu de la consternation générale. Il se remit cependant et, après cinq ans d'absence, il revint aux Vallées, au printemps de 1861, et s'établit à Hollandé, chez M. H. Peyrot. Le Synode siégeait à S. Jean ; une députation de l'assemblée, le président en tête, étant allée lui souhaiter la bienvenue, il leur dit qu'il était revenu au milieu des siens, quoiqu'il ne fût plus bon à grand' chose.

Ses traits marquaient, en effet, un affaissement de forces qui affligea tous ceux qui le revoyaient.

Il reprit ses promenades quotidiennes ; il assistait régulièrement au culte principal, ainsi qu'à l'école du dimanche, qui se faisait l'après-midi dans le temple, où il passait, dans la lecture et la méditation de la Bible, les heures d'intervalle entre les deux services.

Aux approches de l'hiver, il voulut se fixer à la Tour, où la Table s'empressa de mettre à sa disposition la première des maisons qu'il avait bâties pour les professeurs. C'est là qu'il passa les derniers mois de sa vie, jouissant de la joie des enfants qu'il réunissait autour de sa table, des chœurs que les étudiants venaient chanter sous ses fenêtres, des visites des anciennes élèves de son cher Pensionnat.

Il dut enfin cesser ses promenades, devenues toujours plus courtes, et se contenter de s'asseoir au soleil, dans son jardin. Le 15 juillet 1862, il ne put plus quitter son lit et, le 22, il s'endormit paisiblement dans les bras de son Sauveur. Il avait 73 ans.

Des milliers de personnes accoururent, de toutes les Vallées, pour rendre les derniers honneurs à ce bienfaiteur bien-aimé.

Le monument, qui lui fut érigé dans le cimetière de la Tour, porte sur une de ses faces ces paroles de cet homme de Dieu : *Si je rencontre dans le monde à venir une pauvre vieille femme et deux petits enfants, parmi ceux qui auront profité de mes semailles, je m'estimerai récompensé pour tous les sacrifices que j'ai faits pour ces écoles, où le peu qu'on enseigne est absolument vrai et bon, étant fondé sur la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ.*

Puissent les nouvelles générations, pleines de reconnaissance envers Dieu qui nous l'a donné, s'inspirer de ces paroles et de l'exemple de cet homme, et se rappeler ses bienfaits dont les conséquences seront longtemps encore en bénédiction pour notre peuple.

JEAN JALLA.





TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA